

LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA HAUTE-BRETAGNE

IV

LE PETIT MARÉCHAL

C'était du temps que les apôtres marchaient sur la terre. Il y avait un petit maréchal qui ne faisait que jurer et disait toujours : Que le diable m'emporte !

Un jour qu'il était couché, il entendit frapper à sa porte ; c'étaient saint Jean et saint Pierre qui voulaient faire remettre un fer à leur âne qui s'était déferré. Le petit maréchal, qui ne voulait pas se lever, leur dit :

— C'est trop tard ; repassez demain, bonnes gens, quand il fera jour.

— Non, non, maréchal, répondirent les apôtres, levez-vous et ferrez notre âne, vous serez bien payé.

Le petit maréchal se leva, et après qu'il eut ferré l'âne, il ne voulut point accepter d'argent, parce que les apôtres n'avaient point la mine riche.

Puisque tu ne veux pas être payé, lui dirent les apôtres, choisis trois dons.

— J'ai, répondit le petit maréchal, un *badier* dans mon jardin, mais on vient toujours me voler mes cerises : je voudrais que ceux qui monteront dans mon badier ne puissent en descendre sans ma permission.

— Accordé ; tu as encore deux souhaits à faire.

— Je désire que tous ceux qui s'assièrent sur mon enclume ne puissent se lever sans que je le leur permette.

— Accordé.

— Voilà ma blague ; si je puis y mettre le diable, qu'il ne puisse s'en aller que quand je voudrai.

Les apôtres lui accordèrent ce troisième don, puis ils disparurent.

Lorsqu'ils furent partis, le petit maréchal se renit à la besogne, et à chaque instant il jurait et disait : « Que le diable m'emporte ! »

A force d'être appelé, le diable finit par venir, et il lui dit :

Maréchal, il y a assez longtemps que tu me demandes ; es-tu prêt à me suivre ? Je suis venu pour t'emporter.

Attends un moment que j'aie me débarbouiller un peu ; mais si tu ne veux pas t'ennuyer, monte dans mon badier ; il est chargé de badies bien mûres ; jamais tu n'en as mangé de meilleures.

Le diable monta dans le badier et trouva les cerises excellentes ; le petit maréchal revint quelque temps après, et il dit au diable :

— Je suis prêt, es-tu disposé à m'emporter ?

Le diable voulut descendre ; mais il ne pouvait.

— Ah ! disait-il, comment cela se fait-il ? je ne puis arriver jusqu'à terre.

— Tu es bien là.

— Non, je voudrais ne pas rester ainsi dans ton badier comme un félipoux¹. Laisse-moi m'échapper.

— Hé bien, dit le petit forgeron, je vais te laisser aller si tu veux me promettre de ne pas revenir.

— Soit, répondit le diable.

Le diable s'en alla ; et il fut longtemps sans revenir. Mais le petit maréchal dit tant de fois en jurant : « Que le diable m'emporte ! » qu'un jour le diable revint pour tout de bon pour le chercher.

— Ah ! s'écria le petit maréchal, tu avais promis de ne plus revenir : ce n'est pas de jeu.

— Si, il faut que je t'emporte.

¹ Fais-lui peur ; nom de l'épouvantail qu'on met dans les champs pour chasser les oiseaux.

— Laisse-moi au moins dire à revoir à ma femme ; attends-moi sur l'enclume, je ne te ferai pas attendre longtemps.

Le diable s'assit, et quand revint le petit maréchal, il essaya de se lever, mais il ne put.

— Ah ! maréchal, s'écria-t-il, je voudrais me lever, mais je ne peux.

— Tu es bien là, Grippi'.

— Non, j'ai affaire, laisse-moi aller ; je te promets de ne plus venir te chercher.

Le diable s'en alla encore, et il fut longtemps sans revenir ; mais le petit maréchal continua à jurer, et il dit tant de fois « Que le diable m'emporte ! » qu'un jour Grippi arriva à la forge. Le petit maréchal était bien marri ; mais il finit par suivre le diable, et chemin faisant, il lui dit :

— On prétend que vous prenez toutes les formes que vous voulez ; est-ce que c'est vrai ?

— Oui, répondit le diable, je me change à volonté.

— Ah ! que je voudrais vous voir en éléphant.

— C'est facile, dit le diable.

Aussitôt il se changea en éléphant, et il était si grand qu'un bon cheval lui aurait facilement passé sous le ventre.

— Vous voilà, dit le petit maréchal, devenu une bien grosse bête ; mais vous ne pourriez pas vous changer en une petite ?

— Si.

— Vous pourriez vous changer en souris, assez petite pour tenir dans ma blague ?

— Oui, tu vas voir.

Le diable se changea en souris ; le petit maréchal le mit dans sa blague, et il la ficela de son mieux ; puis il alla chercher les quatre meilleurs *corps* de la commune, et il leur ordonna de frapper sur la blague tant qu'ils pourraient. Pendant deux jours ils s'y employèrent de leur mieux, si bien qu'ils n'avaient pas sur tout le corps un seul fil de sec. Quant ils furent lassés, le petit maréchal dit :

— Maintenant, je vais lâcher le diable.

Grippi s'en alla comme s'il avait eu le feu au derrière.

¹ Un des surnoms du diable.

Le petit maréchal mourut, et il alla frapper à la porte du paradis ; mais saint Pierre lui dit :

— Va voir plus bas ; il n'y a pas de place ici pour toi. Il descendit à l'enfer ; mais dès que le diable l'aperçut, il cria :

— Ne le laissez pas entrer ou nous sommes tous morts.

Le petit maréchal s'en alla, et il finit par entrer dans le paradis.

(Conté par René Ronsin de Moncontour).

V.

LA JUMENT NOIRE.

Cric, crac !

Marche aujourd'hui, marche demain,

A force de marcher on fait beaucoup de chemin,

Pourvu qu'on ne tombe pas le nez dans la poussière.

Il y avait une fois, — comme on dit toujours, — un petit garçon qui n'avait ni père ni mère.

Il partit pour faire son tour de France, et arriva dans un sentier étroit où il marcha trois jours et trois nuits sans en voir le bout.

— Qu'est-ce que cela ? disait-il ; la singulière route qui est toujours la même et au bout de laquelle on n'arrive pas !

Comme il pensait ainsi, il entendit le bruit des sabots d'un cheval et il vit venir une jument noire comme la nuit qui s'arrêta devant lui, comme pour l'inviter à monter sur son dos.

Il se mit en selle ; la voilà aussitôt en l'air, et elle montait, montait si haut qu'on ne voyait plus la terre ; elle finit par descendre et le déposa dans la cour d'un grand château :

— Te voilà, lui dit le maître du logis ; tu es maintenant en mon pouvoir ; fais bien attention à exécuter mes ordres. Tu vois cette marmite, ajouta-t-il en lui en montrant une qui était grande comme la commune de Saint-Cast, il faut que tu tiennes toujours du feu allumé dessous ; tu rendras claire comme de l'or cette écurie remplie de toiles d'araignées, et à chaque fois que tu donneras un